

ÉRIC DEBARBIEUX

Ne tirez pas
sur l'école !

ARMAND COLIN

Maquette de couverture : Atelier Didier Thimonier

Mise en page : Belle Page

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements



d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).

©Armand Colin, 2017

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62004-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Introduction	5
1. « Mon école » : points de vue et histoires personnelles	15
2. Les crimes de la pédagogie	51
3. À l'école des enfants heureux, enfin presque...	93
4. Le grand ras-le-bol des personnels	143
5. Méritons l'école : pour de vraies priorités	213
Table des matières	233

Introduction

S'il est une expérience courante chez le professeur (la professeure) ou l'institutrice¹ c'est bien la souffrance du repas de famille ou de l'apéritif entre amis. Que vienne sur la table (et sous la ceinture) le métier enseignant et l'on aura droit aux poncifs les plus éculés. Mâtinées de passions électorales, les plus définitives et les plus cruelles sentences rempliront les verres, à mesure de l'alcoolisation des convives. Nous en sommes arrivés au point où le maître d'école n'ose plus dire son métier, où l'enseignante se fait discrète sur son travail, par honte parfois, et plus souvent pour éviter de répliquer vertement à l'avalanche de stéréotypes qui menace de l'emporter. La paix des familles (et des belles-familles) est à ce prix. Accusés : planquez-vous !

Les enseignants ? Des fainéants : en vacances, malades ou en grève ! Incompétents, comme en attestent la chute dans le classement international Pisa et en version quasi universelle l'appel au retour des bonnes vieilles méthodes qui ont fait leur preuve, y compris les coups

1. Plus rarement l'instituteur, qu'on appelle désormais professeur des écoles, histoire de faire croire qu'il est autant payé qu'un agrégé.

Ne tirez pas sur l'école !

de règle sur les doigts et les oreilles tirées. Et chacun d'y aller de son anecdote nostalgique et de la certitude du « c'était mieux avant ». Première salve, disons « de droite » : laxistes et trop nombreux, peu rentables, planqués, profiteurs du système, retraités privilégiés, marxistes attardés, incompetents qui seraient virés à toute vitesse s'ils travaillaient dans le privé ! Deuxième salve, « de gauche » : sadiques, incapables d'écouter les élèves, ennuyeux, ils sont des agents de reproduction des inégalités sociales, des colonialistes qui passent leur vie à exclure les enfants du peuple. De toute manière, sur les deux bords, dans la furie nationaliste et « identitaire » qui caractérise le débat français actuel les voilà bien vite accusés de n'avoir pas su « transmettre les valeurs de la République », et d'ici à ce qu'ils soient responsables du djihadisme il n'y a qu'un pas que d'aucuns n'hésitent pas à franchir.

Cependant et là encore cette expérience est très fréquente, en fin d'apéritif ou en fin de repas, ceux-là même qui à l'instant s'érigeaient en juges impitoyables de la gent pédagogique terminent avec commisération, voire avec un soupçon d'admiration, en avouant que pour rien au monde ils ne feraient un métier si difficile, vu ce qu'il est devenu en l'état de décadence de la jeunesse actuelle.

En effet, du côté de leurs élèves ça ne va guère mieux. Pour être de leur époque il n'est qu'à parcourir la blogosphère – la glauquosphère – ou lire

les sondages qui tristement se répètent... Il y a bien des manières d'enfermer la jeunesse dans des stéréotypes qui la dévalorise. En ce qui concerne le travail scolaire, et leur travail en général, bien évidemment c'est un portrait en roi-fainéant qui en est dressé lors des mêmes repas de famille entre la poire, le fromage et le dernier verre pour la route. À preuve ce sondage Ipsos pour *Le Monde* (2011) : selon 53 % des Français les jeunes seraient paresseux. Des fainéants vous dis-je, décervelés par Internet, les SMS et Mai 68 (ça commence à dater mais c'est toujours utile à dénoncer).

Je ressens un agacement profond à chaque fois que pour briller en société, faire penseur profond ou polémiste à paillettes pédantes, on prétend découvrir la sentence que Platon prête à Socrate : « Lorsque les pères s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque les fils ne tiennent plus compte de leurs paroles, lorsque les maîtres tremblent devant leurs élèves et préfèrent les flatter, lorsque finalement les jeunes méprisent les lois parce qu'ils ne reconnaissent plus, au-dessus d'eux, l'autorité de rien et de personne, alors, c'est là, en toute beauté, et en toute jeunesse, le début de la tyrannie. » Ou plus brièvement : « Les jeunes d'aujourd'hui aiment le luxe, méprisent l'autorité et bavardent au lieu de travailler. » La première phrase est devenue un tel leitmotiv pour parler des jeunes que bientôt les Français la connaîtront mieux que *La*

Ne tirez pas sur l'école !

Marseillaise ou *Petit Papa Noël* (plus de 300 000 mentions sur le principal moteur de recherche...). Comme on parle de film culte il s'agit ici d'une phrase culte bien commode pour les néoconservateurs et les déclinistes de tout poil (et de toute plume).

Si l'on veut mieux étaler encore son érudition on pourra utilement adjoindre à cette phrase un chapelet de sentences toutes plus aimables les unes que les autres depuis cette rude admonestation trouvée sur une poterie babylonienne : « Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes gens sont mal-faisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui ne seront pas capables de maintenir notre culture. » De la plus haute Antiquité aux temps présents la même plainte ? Apparemment oui si l'on en croit cet autre sondage (BVA, 2015) 74 % des Français jugent que « les enfants d'aujourd'hui sont en général moins bien élevés qu'à l'époque où ils étaient eux-mêmes enfants ». Il y a deux lectures possibles à cette litanie juvénophobe : d'une part, la sempiternelle croyance au « c'était mieux avant » ou, d'autre part, l'ironie immobiliste du « rien de nouveau sous le soleil ». D'un côté une jeunesse qui signe la décadence de nos sociétés, d'un autre côté un avenir sans invention, qui n'est qu'un éternel retour. Comme si tout était déjà joué dans une guerre inévitable des générations où les jeunes d'aujourd'hui seront les vieux grincheux de demain.

Introduction

Il ne s'agit pas dans cet ouvrage de nier les difficultés réelles vécues par les enseignants et les souffrances que le système scolaire parfois inflige aux élèves. La violence institutionnelle sera même un des fonds de ce livre. Une violence contre les élèves, mais aussi contre les personnels. Je ne supporte pas qu'on blesse un enfant, ou ses parents, mais je ne supporte pas non plus qu'on atteigne à la dignité des professionnels de l'école. Naguère il a été question de «refonder l'école» par la bienveillance. Une telle bienveillance ne pourra jamais se réaliser si elle n'est mise en œuvre par et avec tous les acteurs de l'école. À égale dignité. Avec le même respect humain, par adhésion et non par obligation réglementaire dans une démente inflation de circulaires et de décrets. Le respect pour les élèves ET pour les personnels de l'école sera le sujet de ce livre. Un sujet difficile à traiter car notre «pensée» néoconservatrice est en France fort virulente quand il est question d'éducation et de pédagogie, opposant «savoirs» et «bien-être». Chaque débat est alors piégé, fait l'objet d'un immédiat procès d'intention : celui qui prétend que l'activité de l'élève est importante est un pourfendeur de la connaissance, un ennemi des humanités et des Lumières.

Les Savoirs, les Enfants et les Maîtres méritent mieux que cette caricature et aider l'enfant à se construire n'est pas un abandon de la culture. Prôner le droit de l'enfant au respect va de pair avec le droit de l'enseignant au respect – et pas que par le seul élève.

Ne tirez pas sur l'école !

L'enfant d'abord. Depuis des années je termine toutes mes conférences, tous mes cours par ces mots : «N'oubliez jamais comment bat le cœur d'un enfant qui a peur.» Cette phrase m'est principe de vie, elle dit mes valeurs éducatives, signe mes combats, mes espoirs, mes recherches et mes colères. Elle figurait en exergue de mon dernier livre contre la violence à l'école. Cet aphorisme est une adaptation très personnelle des paroles du grand médecin et éducateur polonais, Janusz Korczak, prononcées en prologue de son cours intitulé «Le cœur de l'enfant». Le «vieux docteur», comme on l'appelait, avait inauguré cet enseignement en salle de radiologie, montrant les pulsations du cœur d'un enfant. Il aurait alors dit : «Il a peur... Observez et souvenez-vous : chaque fois que vous serez énervés, fatigués parce que les enfants sont insupportables, vous aurez envie de crier et de vous emporter, de les punir dans votre colère. N'oubliez jamais cette image : c'est ainsi que réagit le cœur d'un enfant.» Ce n'est pas trahir la pensée de Korczak de la résumer ainsi : «*N'oubliez jamais comment bat le cœur d'un enfant qui a peur.*»

Quel que soit le public présent, étudiants, adolescents, enseignants, parents, toujours, cette phrase cause choc et silence. Elle est celle dont j'ai conclu, en 2011, la conférence introductive prononcée pour les Assises nationales contre le harcèlement à l'École que j'avais pu organiser en en convainquant le ministre

de l'Éducation nationale de l'époque, Luc Chatel. Elle est celle que je répète en formation d'enseignants, en intervention auprès des élèves ou des parents à Créteil ou à Livry-Gargan, à Marseille ou à Toulon, à Bordeaux aussi bien qu'à Lyon ou à Lille, à Budapest ou à Beyrouth. Sensiblerie excessive ? Attention trop grande accordée à l'enfant ? Vieille naïveté post-soixante-huitarde ? Rousseauisme ? Un tel principe de vie ne serait-il pas enfermement dans l'erreur « pédagogue » ? Une erreur funeste à la transmission des savoirs, dont on sait que l'efficacité mérite souffrance et rigueur. Les « intellectuels médiatiques » de l'heure vont répétant que l'école française, et par suite la société, la République, la Nation, la Civilisation meurent de cette trop grande attention accordée au bien-être infantin. Que la décadence éducative et scolaire est telle qu'à part fabriquer « des crétins » l'Éducation nationale, comme la famille d'ailleurs, ne sont plus bonnes à rien. Que le « triomphe » des pédagogues est bannissement de l'intelligence !

Mais, ne leur en déplaise, j'aime la culture en même temps et avec la même passion. L'enfant d'abord, les savoirs en même temps. Pour ma part, et depuis toujours les livres m'entourent, les écrivains m'enchangent. Je ne sais si j'y ai quelque mérite : mon père était libraire. Je n'ai pas besoin de Freud pour savoir que lire et écrire c'est suivre les traces du héros de mon enfance. J'aime d'un amour immodéré les Antiques et

Ne tirez pas sur l'école !

les Classiques. Quand on me parle d'Achille je pense à Homère plus qu'à Brad Pitt. Je ne suis pas de la cohorte de ceux qui méprisent l'intelligence littéraire et le beau style, même si j'adore m'encanailler avec un bon polar. Quand j'entends le mot « culture » je ne sors pas mon revolver. Pourtant, en écrivant ce livre il est à craindre qu'on me classe dans la catégorie désormais infamante des « pédagogues », gens paresseux et ignorants qui, à force de laxisme et d'écoute de l'enfance et de la jeunesse, ont tué la rigueur et l'école. De plus, à l'heure où menacent les démons de l'intolérance, fils naturels des terrorismes, plaider pour le respect et pour l'écoute apparaîtra à beaucoup comme une naïveté et comme une faiblesse. Une utopie dangereuse de bourgeois-bohème qui ne connaît rien au réel. À force d'être dans les livres, j'aurais perdu le bon sens, celui qui prône l'exclusion au nom de la précaution, la prison plutôt que l'éducation et la primauté du chacun chez soi qui n'est après tout qu'un chacun pour soi. Soyons sérieux, me sera-t-il rétorqué : il y a des urgences plus importantes ! Descendez un peu de vos nuées angéliques, allez sur le terrain, et reparlons-en !

Le terrain, oui, parlons-en. Mais parlons-en vraiment, en nous y rendant, en le vivant, en l'interrogeant, et en le laissant parler, ce dont cet ouvrage témoignera. Le danger prenons-le à bras-le-corps, et sérieusement ; c'est-à-dire sans les œillères idéologiques des simplismes populistes cachés derrière le discours morbide

de quelques bateleurs médiatiques se faisant passer pour des défenseurs de la pensée et de la nation. Même si ces simplismes sont payants électoralement, ou éditorialement. Au lieu d'écouter ces faussaires il est grand temps d'entendre ce que nous disent les principaux intéressés. Il est grand temps de leur faire confiance et de ne plus penser contre eux, sans eux et à leur place. L'écriture de ce livre est le résultat d'une très longue aventure au service de l'école et de la culture autant qu'au service de l'enfance et de la jeunesse. J'ai, comme je le conterai dans le premier chapitre, voyagé de « la base » au « sommet » et suis retourné au terrain, non par démagogie mais par goût de l'action et dégoût des « bureaux ». La méconnaissance des réalités concrètes vécues dans les établissements scolaires me sidère, m'exaspère même parfois. Le mépris qui frappe l'école française, ceux qui y apprennent, ceux qui y enseignent et y travaillent est un drame humain, profondément humiliant pour eux. Ce sont les acteurs de ce drame – qui est parfois aussi une comédie plus apaisée qu'on l'imagine – qui tiendront en ces pages le rôle principal. Cette parole sera celle des élèves autant que celle des professionnels de l'école. À même échelle, à même importance.

Ces paroles sont basées sur des dizaines de milliers de réponses à des questionnaires, proposés aux élèves et aux personnels depuis vingt-cinq ans, sur des centaines d'heures d'observation et d'actions dans des

Ne tirez pas sur l'école !

lieux souvent difficiles. Ce texte n'est pas pour autant un compte rendu de recherche. Il n'est pas destiné au spécialiste. Il est né de plusieurs colères. D'abord on l'aura compris ma colère s'exercera contre les approximations nauséabondes et fantasmatiques de l'antipédagogie qui ont des effets de réel délétères en jouant l'élève contre l'enseignant. Me fâche ensuite la manière dont l'incohérence, l'inconséquence et l'il-lisibilité de la pensée politique au sujet de l'école se conjuguent avec un empilement de « dispositifs » qui n'a d'égal que la course à l'échalote de la visibilité médiatique par les « effets d'annonce ». Comme bien d'autres, je ne supporte plus la bureaucratisation et l'invraisemblable gouvernance pyramidale de notre Éducation nationale. Il y aura donc ici de la dénoncia-tion, et sans langue de bois. Mais la « déconstruction » pour la déconstruction n'est pas plus supportable par la démobilisation sceptique qu'elle contribue à créer et le populisme qu'elle peut entraîner. Il s'agit aussi, et il s'agira encore plus désormais de reconstruire.

« Mon école » : points de vue et histoires personnelles

S'il y a une phrase qui me met en colère c'est quand on oppose le « théoricien », perdu dans l'inutile généralité du monde des idées et le « terrain » qu'il ne connaîtrait pas. France d'en haut, France d'en bas : le poujadisme anti-élite et la crasse démagogie qui en découlent sont les linéaments des risques populistes. Il y a pourtant une certaine légitimité à cette méfiance, et il n'est pas non plus à nier combien sur l'école les grands « y a qu'à » peuvent être agaçants. De quel droit et de quelles expertises puis-je parler de l'école d'aujourd'hui moi qui fus un écolier d'hier ?

Mon parcours avec l'école s'origine dans l'enfance comme pour tout un chacun, mais il a aussi été et reste un parcours de professionnel. L'obscur instituteur que je fus longtemps n'a jamais oublié la difficulté à faire classe. Le « chercheur » que je suis après avoir été trois années en responsabilité nationale contre « la violence

Ne tirez pas sur l'école !

à l'école» est retourné sur le terrain, jamais quitté en fait. Et il sait bien que pour être crédible il faut montrer cette connaissance des difficultés vécues, autant que pour être entendu il faut aussi savoir écouter. C'est ce parcours qui sera d'abord raconté. Pour avoir le droit de parler des autres il faut aussi parler de soi et de son rapport aux réalités qu'on prétend restituer. Je comprends parfaitement le professeur qui ne supporte pas combien quelqu'un qui n'a jamais enseigné si ce n'est au mieux dans des conditions protégées prétend lui enseigner son métier.

La plume Sergent-Major et la chienlit soixante-huitarde

Je fais partie de cette génération qui apprit à écrire sur un bureau d'écolier avec banc attaché et encrier de faïence. Bref, j'ai été un écolier de la seule école véritable, celle de la plume Sergent-Major. Avec un nom pareil, et les pratiques pédagogiques qui l'accompagnaient, cette plume à elle seule aurait pu faire de moi un antimilitariste forcené. D'ailleurs, même si elle est d'origine hollandaise et janséniste, on se rappellera que ce symbole de l'ordre écrit s'est imposé en France comme une plume «en ordre de batailles», selon un joli mot d'historien : elle fut la marque estampillée par les instructions officielles pour rappeler la volonté exemplaire déployée par les soldats pour la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine. Mon grand-père, héros et

survivant de Verdun, en a été. Ah la plume Sergent-Major chère aux nostalgiques de l'encre violette ! Pour mes premiers enseignants l'ennemi était désigné, pardon, l'ennemie : la « pointe-bic » ! La résistance fut forte : contre le capitaliste Marcel Bich, propriétaire de la marque, l'école du peuple se devait de garder la même plume pour tous, gratuite, laïque et obligatoire. Des élèves furent renvoyés en 1959 de leur collège de Bernay, dans l'Eure, pour avoir osé utiliser un stylo à bille... et il fallut attendre un décret gouvernemental du 3 septembre 1965 pour que soit autorisé l'usage de cet objet dangereux, laid, baveux et idéologiquement douteux. Pas étonnant que trois ans plus tard la chienlit se soit emparée de la nation, de l'école et des savoirs. Le baron Marcel Bich est responsable de Mai 68 qu'on se le dise une bonne fois !

Quitte à surprendre je vais donc apporter de l'eau au moulin des traditionalistes. Car hélas oui, sort cruel, je suis une victime de Mai 68. Bien peu savent en effet les ravages de ces événements fatals sur la librairie française, conséquences qui furent pour moi familiales et catastrophiques. Mon père en effet, je l'ai déjà écrit en introduction, était libraire, un vrai libraire, pas un vendeur de stylos, de crayons, de gommes ou de papier : le livre, le livre seul dont il était un Grand Prêtre. Mon amour des livres se double de piété filiale ; ils m'entourent depuis toujours et nulle activité n'a jamais pu entraver mes heures de lecture quotidienne.

Ne tirez pas sur l'école !

Mon appropriation du phallus paternel est passée par la dévoration des livres. Capital culturel, bien plus que capital économique : mes parents, mes trois sœurs, mon frère et moi-même habitions alors dans un appartement de HLM à Roubaix (mes parents y vécurent d'ailleurs pendant quarante-cinq ans). Ma mère élevait ses enfants dans ce « partage » des tâches où la femme était « au foyer », cousant nos habits sur sa Singer et penchée sur nos devoirs le soir. Ce qui veut dire que les revenus du ménage provenaient des seuls bénéfices de la librairie. Nous n'étions pas riches, certes, mais vivions à suffisance, quand avec Mai 68 survint le drame.

68 signifia en effet la suppression de la « distribution des prix ». Une coutume était établie depuis la circulaire du 13 août 1864 de distribuer des livres aux meilleurs élèves, et ceci dans toutes les disciplines. Premier prix, deuxième prix, troisième prix, premier accessit, deuxième accessit, troisième accessit du latin aux mathématiques, de l'éducation physique aux travaux manuels chaque « niveau » de prix était distingué par des ouvrages de plus en plus nombreux ou luxueux. La distribution solennelle en était interminable dans mon lycée de 1 500 élèves, à Tourcoing ; peut-être était-elle aussi traumatisante pour les non-lauréats mais ce n'est pas ici le problème. Avant d'être culturelle la question était économique : 45 à 50 classes (de plus de 30 élèves), 6 prix ou accessits par matière en

plus des prix d'honneur et d'excellence c'étaient rien que pour mon lycée environ 2 500 livres achetés aux librairies locales (et non sur Internet !). La distribution des prix c'était 60 % de leur chiffre d'affaires. À Roubaix en 1968 il y avait cinq librairies. En 1969 il en restait une, et ce n'était pas la librairie Baudelaire, où mon père officiait. Pauvre en pécunes fut alors mon adolescence.

J'ai donc les meilleures raisons du monde, affectives et culturelles, de partager l'exécration de ce mois de mai. Celui-ci cinquante ans après sert encore d'argument électoral pour de sempiternels candidats aux fonctions politiques et d'inépuisable épouvantail pour les « nouveaux » réactionnaires, polémistes de bas étage ou plus rarement de haut vol auxquels est réservé maintenant le beau nom d'intellectuels. Pas de sacralisation post-soixante-huitarde donc. Mais pas de diabolisation non plus : la plume Sergent-Major m'en préserve. Bien sûr comment ne pas aimer la belle écriture, étymologiquement : la calligraphie ? Comme tout le monde, je me plais à visiter les « musées scolaires », à y renifler les odeurs d'encre sèche et à me réessayer aux pleins et aux déliés. Ce n'est pas cela qui est ici en jeu, mais de se rappeler à la même époque les gauchers contrariés, les cahiers déchirés, les lignes pour un fatal « pâté » sur la feuille à refaire. Oui, j'écrivais mal. Aujourd'hui on dirait sans doute que j'étais dysgraphique. Non que je fusse idiot, j'ai bénéficié de